

retrouve ces BMC en zones d'occupation de 1944 à 1947, filles soumises indigènes pour soldats indigènes. Malgré cette ségrégation communautaire (européenne, juive, musulmane) des rencontres se produisent, une mixité religieuse, ethnique se met en place, les prostituées indigènes deviennent des « vecteurs de mutation » non négligeables, des « individus-frontière » qui subvertissent à la fois l'ordre de la *Caïda*, la tradition et l'ordre colonial.

Le livre de Christelle Taraud nous révèle un aspect particulier de la société coloniale, oublié des deux côtés de la mer. Elle donne chair et sang à toutes les femmes maltraitées par l'histoire et la mémoire. Un livre événement.

Cappuccino à Ramallah, journal de guerre Souad Amiry

Ed. Stock 2004, 117 pages, 13, 05 euros

La catastrophe, sans les larmes

Souad Amiry vit à Ramallah, dans les Territoires occupés, non loin de Jérusalem, où, dit-elle, avec fierté, elle a été conçue. Née à Damas, elle a vécu à Damas et à Amman. C'est à Beyrouth 'la ville du coup de foudre des père et mère' qu'elle poursuit ses études d'architecture. Elle a fondé et dirige le Centre Riwaq, dans le souci de préserver le patrimoine culturel palestinien.

Ce bref journal de guerre commence avec les intrusions israéliennes militaires, à Ramallah, et s'achève avec le retrait des troupes du quartier de Arafat, (novembre 2001 à septembre 2002). Le journal raconte, presque au jour le jour, la vie quotidienne d'une ville occupée des Territoires occupés. Pour désamorcer la tentation de la plainte, de la lamentation, l'auteur recourt souvent à l'ironie. Aux

tanks qui détruisent les rues, aux avions qui bombardent les maisons, elle oppose l'urgence d'un cappuccino, et le catalogue des téléphones journaliers, quand le téléphone fonctionne. Contre la peur des barrages routiers et des balles des soldats en faction, elle raconte les gestes de coquetterie de sa belle-mère de quatre-vingt-onze ans qu'elle est venue évacuer, et elle insiste sur les caprices alimentaires et domestiques de la vieille dame tyrannique. Est-ce que le violet va avec le jaune ? Est-ce que cette assiette n'est pas trop petite ou trop grande pour le petit déjeuner ? Est-ce que la confiture d'oranges sera cuite à point ?

Cette habile distance permet à Souad Amiry de faire le récit, précis, détaillé, d'une guerre d'occupation dévastatrice qui vise à humilier, désespérer, et radicalise les Palestiniens, hommes, femmes, enfants, livrés à l'arbitraire des militaires israéliens, au couvre-feu, à la pénurie, aux coupures prolongées d'eau, d'électricité, de gaz... aux pillages et à l'impossibilité de circuler à l'intérieur des Territoires. Les études sont compromises, les hôpitaux souvent inaccessibles, les écoles trop souvent fermées. Les fouilles et les arrestations de jeunes suspects sont quotidiennes, comme la destruction des maisons (elles ne sont pas toujours habitées par des kamikazes), des palmiers, des oliviers, des monuments historiques. La narratrice assiste au désastre, impuissante, et à la tentative d'éradication de la mémoire palestinienne qu'elle tente de sauvegarder. Souad Amiry évoque Jaffa, la ville natale du père, son retour à Jaffa, la maison familiale interdite, la bibliothèque abandonnée... Le mari de Souad, natif de Jaffa, l'emmènera dans la ville paternelle où la maison reste introuvable. Voulait-elle seulement la voir ? Le journal se termine sur un geste dérisoire : frapper la nuit sur des casseroles, ou, comme Souad, sur une poêle Téflon.

Un journal de guerre, sobre, efficace, qui dit la deuxième catastrophe, *al-Nakba*, pour les Palestiniens.